

Confidence pour confidence

Les contours noirs d'une haute église, une fenêtre éclairée comme un carré blanc découpé dans la façade et une silhouette noire qui s'approche de l'édifice, tels étaient les éléments de l'image de couverture craquelée du livre qu'il venait de finir. À la fin d'une lecture, il avait toujours besoin de plusieurs minutes pour se souvenir de qui il était, puis d'où il se trouvait. Cependant il aimait cette sensation de ne plus être personne. Il était enfin délaissé par l'anxiété qui l'accompagnait tout le temps. Il avait l'habitude de s'accorder le temps de trois cigarettes, pour rester perdu. Il sentait la fumée rentrer dans sa bouche et tapisser de ce goût presque acide le fond de sa gorge qui finirait par piquer après la troisième cigarette. C'est souvent ce picotement qui le ramenait à la réalité. Ces aller-retours entre le monde de la fiction et le monde réel lui permettait de moins penser. Surtout, ça lui permettait de moins souffrir de sa solitude.

Ce livre, il l'avait lu pour la première fois à 17 ans et il aimait raconter qu'il lui avait sauvé la vie. Dans une lettre adressée à sa mère il avait écrit :

« J'ai trouvé refuge dans la littérature. C'est à ce moment que j'ai lu Voyage au bout de la nuit. Je suis resté croché deux mois. À relire des passages, noter des numéros de pages, m'en imprégner. C'est ce livre qui, dans cette période sombre de ma vie, m'a redonné espoir. Espoir en la beauté de l'existence. »

Lorsqu'il avait retrouvé cette lettre, elle l'avait faite sourire. Même si il avait réussi à y évoquer ses difficultés liées à sa santé mentale, il n'avait pas pu s'empêcher de prendre une pose. Cette pose qu'il avait adoptée toute son adolescence : faire semblant d'être adulte. À en croire cette lettre, sa dépression serait déjà derrière lui, ayant trouvé le sens de la vie en lisant Céline. C'était beau mais pas complètement vrai. C'était surtout les médicaments qui lui avaient permis de s'en sortir.

Il avait plusieurs éditions du *Voyage* et avait appris quelques descriptions par cœur parce que sa mère adorait Lucchini. L'édition qu'il venait de terminer avait appartenu à son père. Il y avait découvert des traces de la lecture de son père : quelques passages sous- ou surlignés, encadrés ou entourés et des pages cornées. Il avait aimé redécouvrir ce texte qu'il connaissait bien, avec son père à ses côtés. Il avait eu l'impression de le lire avec lui, ce qui lui rappelait toutes ces histoires qu'il lui avait lues avant de dormir. Ce qui l'avait bouleversé, c'est que quelques pages çà et là étaient gondolées. Il y avait des traces de larmes sur les pages du passage qui le faisait lui aussi pleurer à chaque fois. Il s'était

rarement senti autant proche de son père qu'en découvrant qu'ils avaient tous deux pleuré, émus par le même passage.

Sa relation avec son père avait fini par être très bonne. Ils pouvaient parler de tout, explicitement et sans détour, là où avec sa mère ils continuaient à prendre des précautions pour se dire les choses et se montrer qu'ils s'aimaient. Il en avait voulu à son père de ne pas l'avoir plus épargné de ses confidences, surtout lorsqu'il était très jeune. On lui avait imposé d'être adulte et ça lui avait permis d'avoir un vrai échange d'égal à égal avec son père, mais ça l'avait fait énormément souffrir. Il avait fini par accepter d'être le confident de son père dépressif. Il n'hésitait donc pas à se confier à son père à son tour, ce qu'il avait souvent regretté. Il regrettait quasi immédiatement de s'être montré vulnérable, car c'est justement ce qu'il reprochait à son père. Il aurait préféré plus de subtilité dans leurs échanges, comme ce qui s'était passé par hasard lors de sa lecture de ce livre, de l'ordre d'une communication non-verbale. Avec sa mère c'était l'inverse. Jamais d'aveu frontal de faiblesse, jamais dire je t'aime mais toujours le suggérer, une fois avec un livre et une autre fois avec un bouquet de renoncules ou encore un plat cuisiné. À elle, il lui en voulait de ne pas pouvoir lui parler de tout sans avoir l'impression de la mettre mal à l'aise. Néanmoins, il aimait bien ce jeu qui consistait à se montrer qu'on s'aime sans jamais vraiment le dire, plein d'attentions, de subtilité et de douceur.

En bref, il n'était jamais content et voulait toujours ce qu'il n'avait pas. Il s'était quand même rendu compte d'un certain équilibre entre ces deux modes. Il décida d'envoyer le livre à sa sœur avec deux photos qu'il avait trouvées en vidant l'appartement de son père. Sur les deux photos, on pouvait y voir ses parents, jeunes et amoureux, deux choses qu'ils n'avaient jamais connus d'eux. Sur la première photo, on voyait sa mère rire aux éclats alors que son père, de dos, courrait la rejoindre, ayant raté de peu le timing du minuteur de l'appareil photo. Sur la seconde, ils étaient enlacés; elle le regardait tendrement et lui regardait droit dans l'objectif.

Il se saisit au hasard d'une des cartes postales dans un tiroir qui en était plein à craquer. Il s'agissait d'une carte qu'il avait lui-même achetée où figurait une imposante statue noire de Kalder dont certains éléments ne tenaient littéralement qu'à un fil. C'était un beau hasard, ça faisait écho à sa réflexion sur sa relation avec ses parents et l'équilibre précaire qui en naissait. Il prit sa plume et écrivit vite, d'une traite, au dos de la carte.

Lausanne, le 8 mai 20.,

Chère L.,

Voici un exemplaire ayant appartenu à papa. Il en vaut la peine, tu verras. On n'a pas eu la même relation tous les deux avec lui mais je pense que ça vaut le coup de le découvrir différemment, même si c'est trop tard.

J'ai aussi trouvé ces deux photos. Pas mal non ? Je ne m'en souvenais pas mais ils se sont aimés. Donc on n'est pas né complètement par hasard. Y'a eu pas mal de trucs moches, de ressentiments, de non-dits, mais à l'origine de tout ça y'a quand même de l'amour. J'espère que cette preuve tangible de la sensibilité de papa et de leur amour avec maman te fera autant de bien qu'à moi.

Appelle-moi à l'occasion.

Je t'aime,

N.

PS : Je t'ai aussi glissé un sachet de graines de bleuets à planter dans les jours à venir pour te rappeler qu'on a grandi dans le même terreau.

Il ferme l'épaisse enveloppe doublée de papier-bulle, rédige l'adresse, puis la pose sur la table tulipe du salon. Il s'assied à sa fenêtre et contemple son appartement vide, seul. La fenêtre ouverte de la cuisine, qui communique avec le salon, laisse le vent froid entrer, chargé de la forte odeur de la jacinthe violette empotée sur son rebord. Une cigarette entre les doigts qu'il fume lentement, qu'il regarde se consumer peu à peu, la cendre à son bout qui rougit. Il écarte les doigts et tends son bras au dehors. Une douce sensation de sérénité l'envahit. Perdu dans ses pensées et ses souvenirs, il reste là, accroché et ramené à cette réalité par l'air froid qui l'enrobe. De sa chaise près de la fenêtre, il voit les cartons rapportés, éventrés sur le sol jonché de paperasse, de livres et d'albums photos, la table où sont posés calepins, carnets, stylos et l'enveloppe, son lit (le canapé-lit du salon) défait. Sensation d'harmonie et de beauté dans ce chaos.

-Ferdinand Bardamu-